

Laval théologique et philosophique



Claude GEFFRÉ, *Un nouvel âge de la théologie*. Coll. « Cogitatio fidei » n° 68, Paris, Éditions du Cerf, 1972 (13.5 x 21.5 cm), 144 pages

R.-Michel Roberge

Volume 30, Number 1, 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020400ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020400ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roberge, R.-M. (1974). Review of [Claude GEFFRÉ, *Un nouvel âge de la théologie*. Coll. « Cogitatio fidei » n° 68, Paris, Éditions du Cerf, 1972 (13.5 x 21.5 cm), 144 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 30(1), 86–87.
<https://doi.org/10.7202/1020400ar>

chrétienne, cela démontre notre impartialité et notre souci de la vérité » (page 7). Tout en admettant la bonne foi et la sincérité de l'auteur, nous ne voyons pas très bien comment une critique insuffisamment fondée de la situation religieuse actuelle va dans le sens de l'impartialité et du souci de la vérité. Et citons, à simple titre d'exemple, comment est présentée cette problématique : « Les religions se fondent aujourd'hui encore sur des croyances et des écrits qui datent de milliers d'années, dont on ne possède même pas le texte original. N'est-ce pas mésestimer la valeur de l'homme et n'est-ce pas réduire celui-ci à une machine que de le croire obligé de se soumettre aux instructions d'un livre, un peu comme un ordinateur doit respecter son programme ? En plaçant la foi au-dessus de la raison, l'homme nie ce qu'il possède de plus essentiel : la raison. Nous démontrerons d'ailleurs que c'est une erreur métaphysique de considérer la foi comme une grâce infuse ou spéciale de Dieu » (page 16).

En résumé, il nous a été assez pénible de lire ce livre. Les fruits nous semblent très loin de la promesse des fleurs. Aussi, à tous ceux qui aiment attaquer un texte avec un esprit critique et certaines exigences intellectuelles, nous nous permettons de répéter le conseil que l'auteur lui-même donne et de laisser ce livre à « ceux qui n'ont pas d'options philosophiques déterminées » (page 14).

Roger EBACHER

Claude GEFFRÉ, *Un nouvel âge de la théologie*.

Coll. « Cogitatio fidei » n° 68, Paris, Éditions du Cerf, 1972 (13.5 x 21.5 cm), 144 pages.

Sans manquer pour autant d'unité, cet ouvrage sur le renouveau actuel de la théologie reprend en substance six articles publiés ces quatre dernières années. À partir d'approches complémentaires, Claude Geffré « voudrait montrer combien la théologie chrétienne d'aujourd'hui cherche à sortir de son isolement culturel en surmontant, au nom même de l'Évangile, les fausses ruptures entre la foi et la raison moderne, entre l'Église et le monde, entre l'Histoire du salut et l'histoire tout court » (p. 15).

Un premier chapitre sur la *théologie fondamentale* prend acte de la faillite de « l'objectivisme de la théologie néo-scholastique », de l'insuffisance de « l'anthropocentrisme de la théologie existentielle » et, en contrepartie, de la naissance d'une théologie plus sensible au « projet d'avenir terres-

tre » de l'homme moderne. Cette théologie nouveau style « cherche comme par le passé à rendre le christianisme digne de foi, mais en manifestant davantage sa dimension sociale et eschatologique » (p. 42). Le second chapitre, — il forme avec le chapitre suivant la partie la plus critique de l'ouvrage, — réfléchit sur la crise d'une dogmatique qui se contente de « justifier et d'expliquer les énoncés traditionnels de la foi au lieu de se livrer à une reprise créatrice de ces mêmes énoncés en fonction de la pensée contemporaine » (p. 45). L'auteur reconnaît que la théologie devrait être moins une dogmatique qu'une *herméneutique*. Avec justesse, il précise que la tâche de la théologie devrait consister davantage à « dégager la signification permanente de la Parole de Dieu dans sa forme scripturaire, dogmatique, théologique, à partir de l'intelligence historique que l'homme prend de lui-même et de son monde culturel » (p. 58). L'auteur nous invite ensuite à repenser, à la lumière de cette théologie engagée dans la libération de la Parole partout présente, les rapports entre dogme et Écriture, théologie positive et spéculative, ainsi qu'entre théologie biblique et dogmatique. Nous comprenons dès lors mieux l'expression « théologie non autoritaire » qu'il regardait comme qualificatif le plus approprié pour caractériser ce nouvel âge de la théologie. Le chapitre suivant précise encore que la théologie de l'avenir devra dépasser « le dualisme métaphysique de Dieu et du monde » pour penser Jésus-Christ comme « l'unité de la réalité de Dieu et de la réalité du monde » (p. 81). Dieu sera toujours regardé comme *Être*, non plus dans l'horizon statique de l'idée, de la substance et de la nature, mais dans celui d'une histoire qui est « moins l'épiphanie successive de l'éternelle présence de Dieu que l'accomplissement progressif d'un avenir toujours inédit, qui ne sera dévoilé qu'à la fin de l'histoire, mais qui ouvre chaque moment présent sur le futur » (p. 81).

Les chapitres IV et V exposent les choix herméneutiques de quelques grands de l'heure : l'histoire universelle chez Pannenberg, l'avenir social et politique chez Moltmann et Metz. Par delà les théologies trop autoritaires de Barth et de Bultmann, les catégories trop individualistes de la théologie transcendentale d'un Rahner et la réaction d'un Urs von Balthasar contre les dangers d'anthropocentrisme du meilleur de la théologie contemporaine, une nouvelle théologie est née qui se donne pour tâche d'harmoniser le progrès terrestre et la construction du Royaume. Pannenberg emprunte à Hegel son critère herméneutique,

l'histoire universelle. La théologie est interprétation du sens de l'histoire universelle à partir de Jésus-Christ, anticipation de la fin de l'histoire. Il réserve cependant pour l'eschatologie le savoir absolu : ce qui n'empêche pas Moltmann de lui reprocher une conception encore trop statique de la Révélation. La théologie de l'espérance de Moltmann est elle aussi une théologie de l'histoire, mais élaborée à partir de la notion d'avenir. Elle est plus sensible au « pas encore » qu'au « déjà là » de Barth et de Bultmann. Insistant davantage sur la dimension politique de l'avenir chrétien, J. B. Metz propose dans la même ligne, une théologie politique qui d'une part réagit contre la tendance répandue à réduire l'expérience chrétienne à une question individuelle, et qui d'autre part tente de mieux articuler religion et société. Geffré se demande avec raison si, malgré leur mérite, ces auteurs ne sacrifient pas abusivement à une civilisation déjà révolue de trop grande confiance en Prométhée. La présentation qui est faite des théologies de Pannenberg, Moltmann et Metz ne manque pas de clarté malgré sa brièveté. L'auteur a également su nous en montrer très objectivement l'intérêt et les limites.

L'étude se termine par une réflexion sur les orientations actuelles de la théologie de la Résurrection, principalement avec Pannenberg et Moltmann. L'auteur ne pouvait mieux trouver pour nous permettre de vérifier dans le concret l'apport de la théologie nouvelle.

Nous ne saurions que recommander ce petit livre à tous ceux qui cherchent un guide sûr pour une première initiation au renouveau de la théologie contemporaine.

R.-Michel ROBERGE

G. TAVARD, *La tradition au XVII^e siècle en France et en Angleterre*, coll. « Histoire des doctrines ecclésiologiques », Paris, Éditions du Cerf, 1969, (21 x 13 cm), 516 pages.

Le titre de cet ouvrage en définit bien l'objet. L'A. y continue l'enquête historique entreprise dans l'ouvrage *Écriture ou Église? La crise de la Réforme* (Coll. « Unam Sanctam », n. 42, Cerf, Paris, 1963) sur le problème des relations entre Écriture et tradition. Il limite cette fois son examen à une portion fort restreinte de l'histoire de la théologie de la tradition : elle n'en est pas moins très significative, car elle se situe en pleine Contre-Réforme. Or l'on sait combien il est devenu habituel d'attribuer tous les maux de la

terre à cette théologie d'après le concile de Trente, en particulier la fameuse théorie des sources parallèles de la révélation.

Complétant les études de C. Pozo pour l'Espagne et de J. Beumer pour l'Allemagne, cet ouvrage-ci vient contester cette vue largement acceptée et « corriger quelque peu » certaines affirmations antérieures de l'A. lui-même. Il montre comment la réalité est beaucoup plus complexe et comment « la Contre-Réforme appartient aux grands courants de la théologie catholique, et ceci même en ce qui regarde le problème de la Tradition » (p. 16). Pour le XVII^e siècle français, l'A. passe en revue S. François de Sales, J. Davy du Perron, le cardinal Richelieu, J.-P. Camus, les historiens Denys Petau et Louis Thomassin, enfin les personnages célèbres que sont le Grand Arnauld, Richard Simon, Bossuet et Fénelon. Chez les récusants anglais, l'A. étudie d'abord les écrits de quelques théologiens d'importance secondaire mais dont le témoignage convergent s'avère éclairant : John Colville, John Radford, James Gordon Huntley, Matthew Kellison, Thomas Worthington, William Bishop, John Percy. Puis il extrait d'une « série de monographies et de véritables traités consacrés expressément au problème de la tradition » et parus dès les premières décennies du siècle, les ouvrages d'Edward Maihew et de Sylvester Norris. Viennent ensuite les polémistes James Sharpe, Laurence Anderson, John Spencer et Richard Smith, les convertis Thomas Vane, Serenus Cressy, Thomas Bailey, mais surtout les auteurs de plus haute stature théologique que sont Christopher Davenport, Thomas White et Henry Holden, ce dernier occupant une place privilégiée. L'A. jette ensuite un coup d'œil dans toute une littérature de moindre importance, mais dont la connaissance s'avère nécessaire pour connaître la pensée des récusants. Toutefois « les orientations multiples de la pensée catholique anglaise pendant le XVII^e siècle convergent, au cours de la seconde moitié du siècle, vers l'œuvre d'un homme qui, pour ce qui regarde la conception de la tradition, mena la théologie des récusants à son sommet » (p. 463) : c'est John Sergeant auquel l'A. réserve son dernier chapitre.

Or, ce que révèle cette longue étude, c'est que la théologie de la tradition au XVII^e siècle est beaucoup plus riche et beaucoup plus « traditionnelle » qu'on ne le croit généralement. Le principe de la primauté et d'une certaine suffisance de l'Écriture y est en général reconnu, surtout chez les Anglais. L'on est frappé tantôt par la beauté